

Récit de vacances...écourtées

Port-au-Prince, 12 janvier 2010. Donald et moi nous nous retrouvons en vacances en Haïti, première visite de ce pays pour nous deux. Notre but : visiter les projets financés par la Fondation Formons une Famille depuis 5 ans déjà : orphelinats, écoles, maison d'hébergement pour enfants affectés par le Sida...des petits projets qui viennent en aide à des communautés dans le besoin.

Il est 15h30. Une fois atterris, ma valise est la dernière à sortir de la soute à bagages du vol AC 950 en provenance de Montréal.

À la sortie de l'aéroport Toussaint Louverture, Robert Jr. nous attend pour nous conduire à la Villa Manrèse, maison appartenant aux Clercs de St-Viateur qui offre la pension aux travailleurs humanitaires et aux représentants d'ONG en visite en Haïti. Plusieurs m'en ont dit beaucoup de bien, nous y serons en sécurité.

Il est 16h00 lorsqu'on arrive à la Villa. On nous installe dans nos chambres du 2^e étage. La vue du balcon est époustouflante, le temps clair nous permet d'apercevoir le palais présidentiel, la cathédrale de Port-au-Prince, la mer et ses ports au loin. Il fait un temps magnifique, 30 degrés au moins, ça change des -10 qu'il fait à Montréal...

Robert nous laisse, on veut se doucher et se reposer un peu avant de manger – le repas du soir est à 18h00. On regrette la bouteille de scotch qu'on n'a pas apportée avec nous – on se trouvera bien un petit rhum demain...Robert nous a dit que le rhum haïtien est excellent!

Chacun dans nos chambres, Donald et moi prenons le temps de lire, de roupiller, jusqu'au moment où la terre se met à trembler. Sans avertissement, le plafond se met à nous tomber sur la tête, des blocs de béton et la poussière blanche de ciment nous envahit. Je n'ai eu le temps que de me lever de mon lit pour me réfugier dans le cadre de porte entre la chambre et la salle de bains. Je sens la terre trembler et je n'en crois pas mes yeux, on ne voit plus rien, mais le bruit est effroyable. J'embrasse le cadre de porte et j'y m'y tiens de toutes mes forces. Tout d'un coup, le plancher se dérobe de sous mes pieds, je me sens descendre, comme dans un ascenseur qui descend trop vite. Au bout de longues secondes, tout s'arrête, je suis encore debout, entourée de débris, je me fraie un chemin jusqu'à ma porte, mais impossible de l'ouvrir. J'entends Donald qui m'appelle : « Pauline, est-ce que ça va? » . « Oui », je lui réponds « mais je ne peux pas ouvrir ma porte ». Doucement, je retire un à un les carreaux de verre de la fenêtre persienne qui se trouve à côté de la porte pour réussir à me glisser hors de ma chambre, sac à main au dos (passeport et portefeuille inclus!) et chaussures à la main. Le balcon se trouve maintenant surélevé, il faut grimper pour sortir de nos chambres, le 3^e étage s'est effondré sur le 2^e qui s'est lui aussi

affaissé de plus d'un mètre sur le 1^{er}. Dans la cour, une des employées nous guide vers un endroit sécuritaire d'où nous pourrions sauter – c'est haut, on s'en fout, je saute dans ses bras, je n'ai rien, je suis sauvé... Donald me suit, nous nous réfugions à l'entrée de la villa, le poste de garde est debout, il n'a pas bougé, mais la villa est détruite, amas de béton et de poussière devant nous...



Nos chambres se trouvaient ici....

Vision d'horreur, comment est-ce possible qu'une telle bâtisse se soit écroulée comme un château de cartes? Les Pères sur place font le décompte des pensionnaires et des employés, on cherche, on cherche, il manque du monde...



Nos chambres se trouvaient ici....

Il est 17h00...évidemment, notre première pensée va à nos familles, qui sauront aux nouvelles, dans quelques instants, que mère nature s'est déchaînée sur Haïti, et pour nous, pas moyen de communiquer avec nos proches. Nous restons là, isolés mais solidaires, à attendre la suite...la suite qui sera une nuit passée à la belle étoile, couchés dans la rue devant les ruines de la Villa Manrèse. Les communications sont impossibles, se déplacer inutiles car il fait nuit dès 18h00. Lentement, nous nous faisons à l'idée que le terrible choc que nous avons senti s'est vécu à la grandeur de Port-au-Prince, sans trop pouvoir s'imaginer l'ampleur de la situation.

Notre petit groupe, entouré de quelques prêtres, s'installe pour la nuit sur la route devant la villa, sans eau sans nourriture, mais vivants. Nous, les chanceux de n'y avoir pas laissé notre peau, demain nous penserons à rentrer chez nous...le scotch aurait été bon!

La nuit sera douce et nous sommes bercés par les chants et les prières des centaines de personnes réfugiées dans les jardins de la villa. Toute la nuit, nous les entendons chanter en cœur pour pleurer les morts et prier leur Dieu. Le ciel nous offre le plus beau des spectacles, une pluie d'étoiles plus brillantes les unes que les autres, jamais nous n'aurons vu tant de lumière dans le ciel.

Ce n'est qu'au milieu de la nuit que nous réalisons l'ampleur de la catastrophe. Quelque part dans le quartier, un bon samaritain allume très fort sa radio – nous entendons le reportage de Radio France Internationale qui raconte le drame – tremblement de terre de 7.0 sur l'échelle de Richter, puis la liste des bâtiments effondrés de Port-au-Prince : Palais présidentiel, cathédrale, hôpitaux, écoles...et la liste ne cesse de s'allonger. Ce sont deux minutes qui nous rappellent notre chance d'être sortis vivants des décombres de la villa. La radio se tait, les chants reprennent, nous sommeillons tant bien que mal sur le sol humide et froid.

Le soleil se lève sur Port-au-Prince à 6h00, et nous devons organiser notre départ. Heureusement, le père Fritzer Valeur, notre ange gardien, nous conduira dans un endroit sécuritaire. La maison des clercs qui se trouve à Cazeau est intacte, nous nous y rendrons pour nous y réfugier et contacter nos familles. Mais c'est loin, très loin, il faudra compter plusieurs heures de marche.

Nous partons avant 7h00, quelques sachets d'eau en main qui nous ont été donnés durant la nuit par des passants, bons samaritains, qui ont bien voulu partager leurs réserves avec nous.

Port-au-Prince, c'est une ville toute en côtes et en courbes, et les routes sont aujourd'hui jonchées de corps, de débris, de murs tombés et de véhicules abandonnés. Nous nous frayons un chemin, tant bien que mal, jusqu'à l'aéroport Toussaint Louverture. Sur place, les casques bleus de l'ONU nous informent que

l'aéroport est fermé, rien à faire ici...après ces trois heures de marche, le père Fritzer nous trouve un ami garé à l'aéroport qui accepte de nous conduire à Cazeau. Cazeau, comme l'aéroport, c'est la plaine. En quelques minutes, nous sommes rendus dans une nouvelle maison, entourés de pères, de frères, qui attendent des nouvelles de leurs familles haïtiennes.

Nous sautons littéralement sur les ordinateurs afin d'envoyer un petit, tout petit mot à nos familles : nous sommes sains et saufs. Le message sort, nos familles sauront vite que nous sommes bien, mais le téléphone ne fonctionne pas et l'Internet seulement de temps à autre...ce sera le dernier message envoyé à nos proches...

Les pères nous offrent le gîte et le couvert, nous partageons avec eux le premier repas depuis notre départ de Montréal la veille. Le Père Rivest nous dit que tout ce qu'il peut nous offrir c'est du riz, mais qu'il est bon son riz!

La maison Cazeau hébergera, cette nuit-là, des dizaines de gens, des prêtres et postulants essentiellement, comme nous venus de loin trouver ce refuge. Les lits sont insuffisants, qu'à cela ne tienne, après une nuit dans la rue, le sommier fera bien l'affaire! On se partage l'espace et tous y trouvent leur compte! La douche est froide mais délicieuse!

Le lendemain, le Père Fritzer nous informe que la pénurie d'essence et les postes fermés nous obligent à nous rendre à l'ambassade du Canada à pied. On s'en fout, on s'en va, on rentrera bientôt chez nous....

Puis c'est la surprise, un jeune arrive à vélo avec à son bord quelques litres de précieux fuel, quelques litres qui permettront au Père de nous conduire à l'ambassade et de ramener sa famille (frère, sœurs, neveux et nièces) en province, à Petite Rivière, où la terre à moins tremblé et où sa famille pourra se mettre à l'abri dans sa famille élargie. Nous partons donc, 18 ou 19 adultes et enfants entassés dans une seule camionnette, direction ambassade du Canada à Delmas.

À 8h30, nous sommes devant l'ambassade. C'est surprenant, les gens sont peu nombreux, notre chauffeur, nos passeports en main, informe la représentante qui se trouve de l'autre côté de la grille que nous sommes inscrits, nos familles ont déjà informé les Affaires étrangères qui nous étions sur place...on nous dirige vers l'entrée bien gardée de l'Ambassade, rapide adieu à nos nouveaux amis et hop! Nous voilà de l'autre côté de la grille, entre les mains des autorités canadiennes...

Accueil chaleureux et efficace de l'ambassade, les premiers mots provoquent les premières larmes : « vous partirez d'Haïti aujourd'hui »....ces quelques mots suffisent pour faire sortir le trop plein d'émotion. Impossible toujours de

communiquer avec nos familles, puisqu'elles savent déjà que nous sommes vivants l'urgence est moins grande.

La journée se passera sous un soleil de plomb aux abords des pistes d'atterrissage de l'aéroport de Port-au-Prince, à attendre le déchargement du C-17 de l'armée canadienne qui nous rapatriera à Montréal. Les blessés installés, les militaires prêts, les 97 passagers peuvent enfin s'installer et nous décollons à 19h00 environ. En route vers les USA, base militaire américaine pour faire le plein, l'essence étant devenue une rareté en Haïti.

20h30, nous devons quitter l'avion durant le plein d'essence, nous sommes conduits de l'avion vers un hangar où nous devons passer la douane américaine...vive les USA! Pas grave, les cellulaires fonctionnent, premier appel à nos familles, 2^e larmes de joie et de soulagement!

Il sera 2h00 du matin avant que nous soyons rentrés à Montréal, 2h30 quand j'aperçois les bras aimants et réconfortants de mon conjoint et de ma mère...3^e larmes, vraies cette fois, qui expriment tout mon soulagement.

Nous avons laissé l'horreur derrière nous. Impossible pour nous de sauver le monde....mais c'est avec les petits gestes de générosité que nous arriverons à les aider dans leur quotidien.

Pauline Jubinville
Fondation Formons une Famille
Le 19 janvier 2010